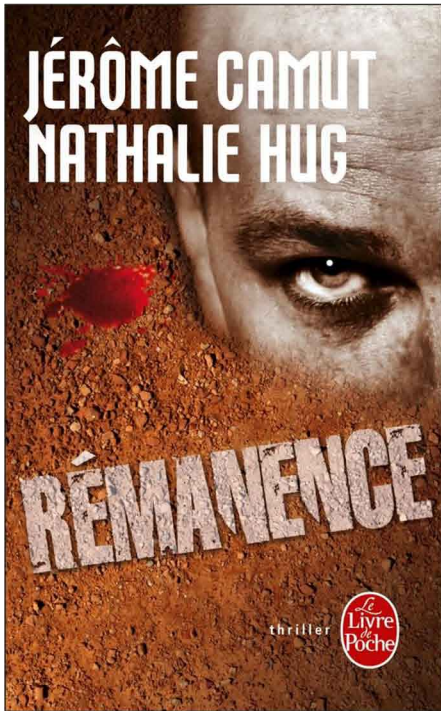


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Rémanence

Jérôme Camut et Nathalie Hug



Le Livre de Poche remercie les éditions SW Télémaque qui ont autorisé la publication de cet extrait.

Journal d'Andréas Darblay, Barcelone

Je vais mourir. Ce n'est qu'une question de temps. C'est étrange, ça ne me fait pas peur, et pourtant... Avoir attendu autant d'années, avoir convoité si longtemps ces instants, tout ça pour en arriver là, à ces jours qui précèdent le point de bascule, l'endroit où tout s'annule, où les souvenirs s'évanouissent, où plus rien n'a d'importance.

L'oncologue n'y est pas allé par quatre chemins : un cancer de ce type, ça laisse tout juste le temps de mettre ses papiers en ordre.

Elle dort à quelques pas de moi. Je viens de remonter de la fosse où je la tiens cachée, je voulais lui donner de l'eau fraîche, ici il fait si chaud. Je voulais lui tendre la main, la serrer contre moi.

Aujourd'hui, elle a vomi ses comprimés, puis elle s'est barbouillée avec ses déjections et le contenu de son pot de chambre. Les mains et les joues souillées, elle pleurait au milieu du désordre de ses draps trempés.

Elle a voulu dessiner un éléphant. Je le sais parce que c'est ce qu'elle aimait dessiner quand elle avait

encore droit à ses crayons, quand elle pouvait écrire, lire, s'occuper en attendant des jours meilleurs. Mais elle a failli plusieurs fois se crever les yeux. Je ne pouvais pas tolérer ça.

Ma petite fille.

Je ne lui ferai pas de mal, elle devrait le savoir.

Dans une enveloppe, j'ai conservé quelques mèches de ses cheveux, récoltés juste après la tonte. J'ai dû la menacer de recommencer les piqûres et de la laisser des jours entiers dans le noir pour qu'elle se taise, pour qu'elle cesse enfin de hurler comme un animal blessé.

J'ai dû la dégrasser au jet, pendant qu'elle pleurait et que devant mes yeux s'incarnait mon propre désespoir, alors qu'à ses cris d'horreur se mêlait l'écho des miens, quand c'était moi qui grelottais sous la violence d'un jet glacé.

Ma petite fille.

Elle était pourtant bien installée. Nos hôtes n'ont pas lésiné sur le confort. Ils nous ont attribué un étage entier de cet immeuble, huit cents mètres carrés avec terrasse et vue sur la mer.

J'ai dû la droguer au début, pour qu'elle reste tranquille, pour qu'elle n'ait pas peur.

Quand elle était calme, nous faisons des puzzles, d'abord vingt pièces, puis cinquante et cent. Elle y arrivait toute seule, son sourire était ourlé de mousse blanche, elle avait tout le temps soif, ses mains tremblaient. Ses yeux m'aimaient, noyés dans les vapeurs de la camisole que je lui imposais.

Mais je m'aperçois que je suis incapable de la dompter.

Ma petite fille.

J'ai tant espéré de nos retrouvailles, rêvé qu'un jour, elle pourrait me pardonner. Mais depuis que je l'ai récupérée errant dans une maison vide, elle n'a plus rien d'humain.

Moi qui suis passé par là, je peux affirmer qu'il existe un territoire psychique où la notion du rien prend tout son sens. Le néant existe, quelque part au-delà des pensées, dans cet espace où rares sont les aventuriers.

Les premiers mots de ma fille ont été sans ambiguïté, témoins du retour de son acuité intellectuelle. Je m'en souviens si bien, j'étais en train de la laver lorsqu'elle les a murmurés, le cri du nourrisson, son retour à la vie.

Peu importe l'idée, l'essentiel était qu'ils jaillissent.

« Sale enculé. »

De l'amour à l'état pur.

ACTE I

1

HEUREUX, CEUX QUI S'AIMENT DEUX FOIS AU COURS D'UNE MÊME VIE.

*Un an plus tôt, le 27 juillet, propriété Morhange,
région de Poitiers.*

Tout serait parfait s'il n'y avait pas cet inconnu devant la porte.

Jusque-là, les préparatifs du mariage se déroulaient idéalement et Laetitia Morhange en appréciait chaque seconde.

Après Carl, Justin et Igor, Claire est la dernière à quitter le nid. À son arrivée dix ans plus tôt, dans cette nouvelle famille d'accueil, la petite portait les bourgeons de l'adolescence. Elle gardait les lèvres scellées et seuls ses yeux, aussi sombres qu'un puits sans fond, exprimaient défiance et colère. Dès la première nuit, elle avait mis le feu aux rideaux de sa chambre et déposé ses bagages là, au pied de cet escalier que Laetitia grimpe maintenant quatre à quatre en criant son prénom.

Car cet inconnu devant la porte n'a pas la trentaine, un accent indéfinissable enrobe ses mots, il désire parler à Claire avant qu'elle se marie, c'est urgent.

Mais rien ne semble plus urgent pour une mère, à moins d'une heure de la cérémonie, que la mise en beauté de la mariée. L'inconnu devant la porte ne fait pas partie du programme.

Tous les amis de sa fille lui sont familiers. Jusqu'à ce que Claire rencontre son futur mari, Laetitia veillait sur ses fréquentations, canalisait ses envies de sortie en ville ou ailleurs avec des infrastructures dignes d'un palace. Piscine, court de tennis, spa, tout était bon pour garder l'oiseau en cage, loin des dangers de la vraie vie, où malveillants et assassins rôdent en quête d'une proie.

Alors cet inconnu devant la porte...

Sans s'en apercevoir, Laetitia s'est arrêtée au beau milieu de l'escalier. *Madre Santa!* répète-t-elle plusieurs fois en baisant sa médaille de baptême, certaine que cette irruption ne présage rien de bon.

Elle reprend l'ascension des marches sur un rythme plus lent et débouche sur le palier du premier étage, décidée à se taire. Après tout, une vingtaine de personnes s'activent dans le jardin à dresser les barnums, les tables, les compositions florales, la terrasse en bois qui couvrira les massifs et permettra aux invités de danser jusqu'au bout de la nuit. Elle fera congédier l'inconnu devant la porte par le service d'ordre, Claire n'en saura jamais rien et sa fête se déroulera sans anicroche.

Mais quand Laetitia ouvre la porte, elle trouve Claire devant la fenêtre de sa chambre, immobile.

– Tu es dans la lune, ma chérie ! s’empresse-t-elle d’articuler sur un ton désinvolte. Tu sais l’heure qu’il est ? Non ! Eh bien, laisse-moi t’informer... tu te maries dans moins d’une heure !

Laetitia s’approche lentement pour faire face à sa fille. Claire est magnifique. Il ne lui reste plus qu’à ajuster le voile qu’elle serre entre ses doigts aux barrettes domptant ses cheveux coiffés en chignon. Les rayons du soleil découpent son profil et quelques mèches échappées auréolent son visage.

– Qu’a-t-il dit ? demande-t-elle dans un murmure, sans regarder sa mère.

Laetitia ne peut plus biaiser.

L’inconnu à la porte s’appelle Milan Constantine. Il veut lui parler avant qu’elle se marie. C’est tout. Elle, sa mère, est montée pour la prévenir et surtout, lui demander de ne pas traîner. Tout doit être prêt pour la cérémonie. Ne peut-elle pas repousser le rendez-vous à plus tard ?

Le voile achève de s’étaler lentement sur le sol alors que la porte a déjà claqué, étouffant les bruits de pas de Claire qui dégringole les escaliers.

Il a le front haut, des cheveux couleur de paille et ces traits si souvent imaginés qu’ils ont fini par se perdre dans les méandres de sa mémoire.

Près de quinze années la séparent de cette autre rive où elle a vécu une autre vie et dont il représente la seule lueur jamais oubliée. Claire chasse ces souvenirs pour n’en conserver qu’un, alors qu’elle ouvre la porte d’entrée : le visage de ce gosse qui se prenait pour un homme quand il lui a donné son premier baiser.

Une pluie de lumière l'inonde lorsqu'elle franchit le seuil. Dans son dos, la serrure frappe violemment le mur du couloir et Claire pense à Philippe, son père adoptif. Il gueulera une fois de plus et ses mots s'élèveront en vain, pour retomber dans l'indifférence générale. Ses quatre enfants lui ont fait plus de dégâts dans la propriété que la tempête de 99, et c'est peu dire. Justin, l'aîné, est devenu le champion toutes catégories lorsque, avec ses expériences façon MacGyver, il a fait exploser la cave, manquant de peu tapisser les murs avec sa propre chair.

Claire sourit à l'évocation de cet événement dont on lui a rebattu les oreilles quand elle arrachait, lambeau par lambeau, le papier peint de sa chambre. Un papier précieux, décoré sur place par une amie de la famille qui en avait pleuré.

Ne montre rien, songe Claire en inspirant un grand coup et en essuyant une larme. *C'est un homme à présent, même si c'est lui.*

Ses yeux s'acclimatent à la lumière. Celui qui se fait appeler Milan se tient là, sous l'ombre du tilleul dont elle cueille les fleurs chaque printemps, grand comme elle l'a imaginé, avec des épaules carrées qu'elle ne lui connaissait pas. Il a, en plus de son allure un peu gauche, l'air vaguement absent.

Le bonheur la chavire. Pourtant, une ombre se dessine. Sa voix tremble. Ses doigts aussi.

– Quand m'as-tu retrouvée ?

Il lui décoche un regard amer, les secondes passent, s'étirent.

– Il y a cinq ans.

La gifle qu'elle lui donne claque dans le silence. La violence du choc le fait reculer d'un pas. Il porte sa

paume à sa joue qui rougit et aussitôt, Claire regrette son geste.

– Alors, comme ça, tu t’appelles Milan ! murmure-t-elle en s’approchant de lui.

Elle voudrait l’enlacer, l’embrasser à pleine bouche mais elle se contente d’effleurer son visage, il la laisse faire, un sourire au coin des lèvres.

– Je ne réponds à aucun autre nom... Claire Morhange !

Sa voix râpe comme une pierre ponce, mais les intonations moqueuses, elles, ont persisté, accompagnées d’une frange de tristesse.

– Pourquoi t’as attendu cinq ans ?

– Je ne pouvais pas te laisser épouser ce vieux guignol. Il a au moins deux fois ton âge !

– Mais non, proteste la jeune femme. Et puis Édouard est quelqu’un de bien.

– On s’était juré, à la vie, à la mort, tu te souviens ?

– Arrête, c’étaient des jeux d’enfants.

– Des jeux d’enfants, répète-t-il décontenancé.

Le visage de Claire se trouve à quelques centimètres de celui de Milan qui soutient son regard sans bouger.

– Si tu étais venu me voir avant, tout aurait été différent.

– Tu crois que c’est en épousant ce type que tu réussiras à oublier ce qui nous lie ?

– Tu n’écoutes rien. Le temps nous a changés.

– Clara, Claire...

Milan passe ses doigts sur la nuque de la jeune femme et soulève délicatement la médaille qu’elle porte autour du cou.

– Sainte Rita, c’est bizarre. D’où ça vient ?

– J'en sais rien, répond Claire en haussant les épaules. C'est arrivé aujourd'hui.

– Allez viens, Claire. Il est temps, on s'en va.

Claire regarde longuement Milan. Sa gorge est nouée. Elle voudrait tout envoyer valser et se jeter dans ses bras. Pourtant, elle s'éloigne à reculons, ses yeux gris accrochés aux siens.

– Aujourd'hui, je vais épouser Édouard. Tu n'y changeras rien. J'apprécierais que tu ne gâches pas la fête.

La jeune femme se glisse dans le couloir et referme la porte derrière elle.

Sept heures plus tard.

La lumière de cette magnifique journée de juillet accroche des reflets inattendus dans la chevelure de la mariée qui jette son bouquet, le regard à la recherche d'une haute silhouette aux larges épaules.

Ce sont les mains de Julia Gardella, ex-maîtresse d'Édouard, qui attrapent les fleurs au vol. Les roses aux pétales veloutés s'effeuillent, comme son rêve de porter le titre de marquise de Reverdi s'est évanoui avec la cérémonie. Pourtant, Julia sourit à Claire, même si elle n'a qu'une envie : lui arracher les yeux.

Après la pluie de grains de riz et les rafales de flashes, le cortège s'étire dans les rues du village, avant de s'engouffrer dans des limousines et se disperser sur la pelouse du parc de la propriété. Le buffet gargantuesque occupe les convives pendant des heures.

Nombre d'entre eux se fendent d'un discours rempli de promesses de vie rêvée, de chemin tout tracé vers la réussite que Claire et Édouard prennent au pied de la lettre, promettant aux uns et aux autres de tout faire pour être heureux. Chacun peut s'esclaffer en toute tranquillité, les lèvres posées sur du cristal et le palais enthousiasmé par des vins de grands crus.

Milan Constantine s'impose avec les derniers rayons du soleil, et avant que sa présence soit seulement remarquée, il danse dans les bras de Claire. Personne ne jase, pas même Julia, pourtant à l'affût, suspendue au cou d'Édouard.

Claire insiste pour présenter Milan à son mari et ce dernier saisit aussitôt l'importance de la rencontre. Devant lui se tient une ombre du passé, un fantôme de cette période tue, enrobée de silences oppressants et de vérités tronquées.

Édouard a beau réfléchir, jamais Claire n'a mentionné l'existence de Milan, jamais Claire n'a évoqué qui que ce soit. Ce qu'il sait, il le tient de Laetitia Morhange, une sombre histoire d'enlèvement d'enfants, un père drogué et passé dans le camp des assassins, responsable d'un véritable carnage.

Non, Claire ne lui a jamais parlé de Milan et peu importe. Édouard aime sa femme comme elle est, fantasque, terriblement attractive et attachante. Il respecte ses secrets, accepte cette aura mystérieuse qui assombrit ses traits, cette enfance martyrisée dont il sait trop peu de chose pour en souffrir et assez pour en accepter les silences.

Les joues rouges d'un excès de danse et de vin, le jeune marié tend une main franche à Milan, puis l'embrasse sans retenue. Le nouveau venu se laisse faire, raide, et soupire, soulagé, quand Édouard lui rend l'usage de son corps.

– Merci d'être passé et surtout, amusez-vous ! s'exclame-t-il, déjà embarqué dans une nouvelle danse.

Indifférente aux regards, Claire attrape la main de son ami et l'entraîne vers la maison, loin des éclats de la fête, des rires et surtout de tous les autres. Le mur du couloir prend un coup de plus. À l'endroit des chocs répétés, le plâtre peint est enfoncé d'une marque profonde, exact inverse de la poignée et Claire ne peut s'empêcher de penser qu'elle et Milan, c'est pareil.

Toujours reliée à lui par la main, elle le conduit jusqu'à sa chambre et ferme la porte. Les lueurs de la piste de danse éclairent les murs, révélant de multiples taches colorées. Différentes matières s'épousent là, velours, moquette, papier gaufré, peint, toile de jute, toutes découpées dans des formes variées et assemblées pour donner à la pièce un relief surprenant.

– Je t'ai demandé de ne pas venir.

– Non, tu m'as demandé de ne pas gâcher la fête, c'est différent.

Claire lâche un rire.

– Qu'est-ce que c'est ? demande Milan en pointant du doigt ce qui semble être une colline, ou un éléphant ou encore un nuage.

Le jeune homme s'approche du mur et touche les petits morceaux de matière du bout des doigts. Il doit y en avoir des centaines, des milliers peut-être, une mosaïque aux tons chauds parfois, sombres ailleurs, camaïeu à certains endroits, contrastés à d'autres.

Intrigué, il recule pour observer la pièce dans son ensemble. La jeune femme est debout, juste derrière lui. Milan peut sentir son souffle sur sa nuque. Des frissons courent sur ses bras. Il se retourne, saisit le visage de Claire entre ses mains et la plaque contre le mur pour l'embrasser.

Incapable de résister, Claire se colle contre lui et entrouvre les cuisses quand les doigts de Milan se glissent entre sa chair et le satin de sa culotte. Elle jouit presque immédiatement, arc-boutée contre lui.

– Arrête, s'il te plaît, dit-elle quand il extirpe son sexe raide et cherche le chemin du sien, arrête. Pas comme ça. Pas ce soir.

Claire se faufile dans la salle de bains. L'eau coule, éclaboussant la porcelaine, et elle réapparaît, une goutte sur le menton, un mouchoir à la main.

Milan n'a pas bougé, il la fixe avec l'air dépenaillé d'un vagabond. Alors, elle s'enfuit de la chambre, puis retourne danser, des rires plein la gorge et, sur ses lèvres, des paroles gentilles pour chacun.